PARIS - LA HAVANE
MAI - JUIN 2018

Edition N° 1 | Année 1

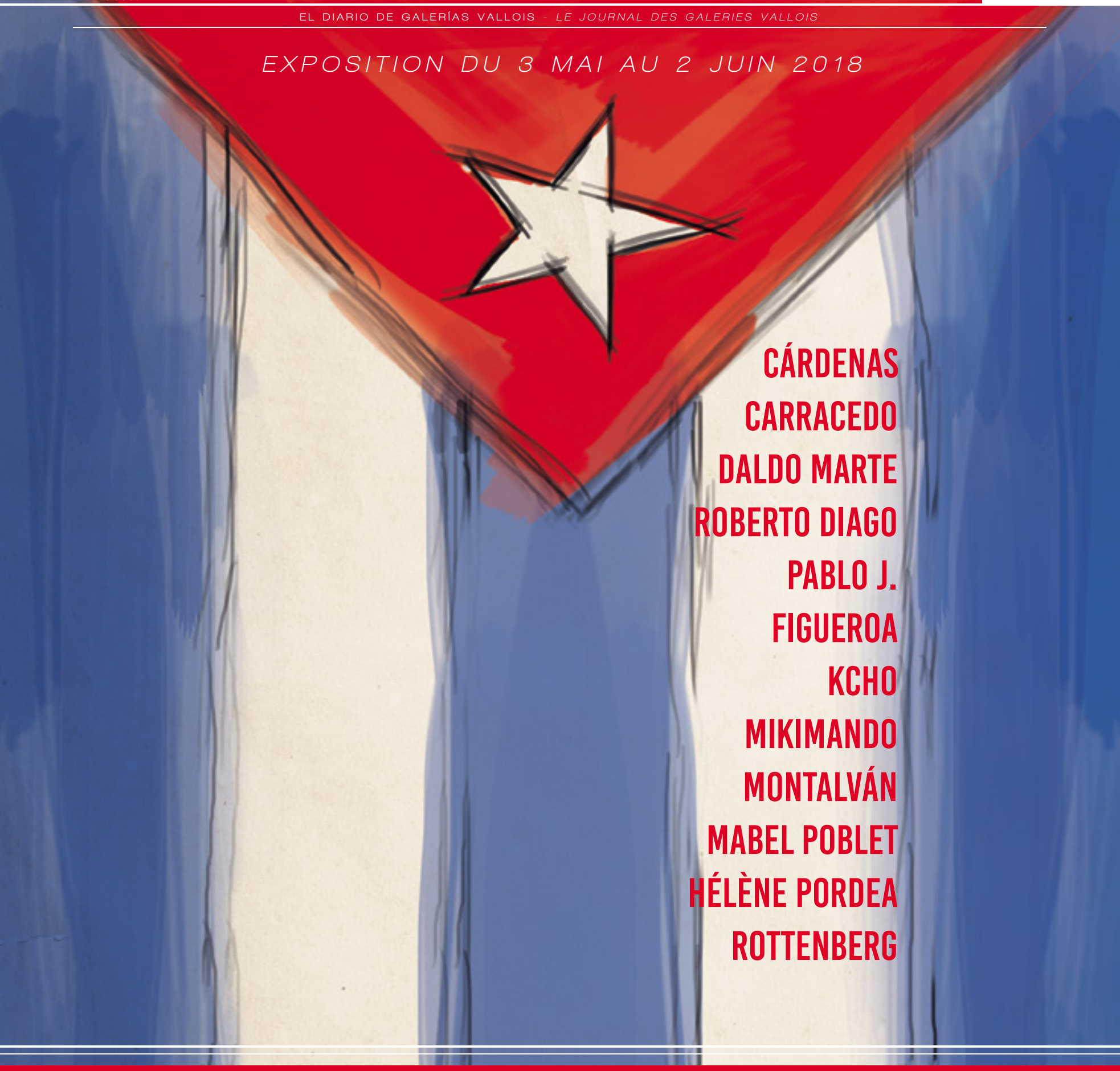
35 - 41, rue de Seine
75006 Paris - France
T : +33 (0)1 43 25 17 34
vallois35@vallois.com
vallois41@vallois.com
www.vallois.com

+53 Cuba Sí !

Donde comienza el arte la amistad perdura

EL DIARIO DE GALERÍAS VALLOIS - *LE JOURNAL DES GALERIES VALLOIS*

EXPOSITION DU 3 MAI AU 2 JUIN 2018



CÁRDENAS
CARRACEDO
DALDO MARTE
ROBERTO DIAGO
PABLO J. FIGUEROA
KCHO
MIKIMANDO
MONTALVÁN
MABEL POBLET
HÉLÈNE PORDEA
ROTTENBERG

GALERIE**VALLOIS**

SOMMAIRE

Edito 4

Agustín Cárdenas (1927 – 2001) 7

Jorge Luis Miranda Carracedo 15

Daldo Marte 20

Roberto Diago 25

Pablo J. 31

Yunier Hernandez Figueroa 34

Kcho 38

Mikimando 41

Montalván 44

Mabel Poblet 49

Hélène Pordea 54

Enrique Rottenberg 59

Crédits & remerciements 63

EDITO

Pour établir une communication téléphonique avec la France depuis l'étranger, il est nécessaire de taper le +33, pour la Suisse +41, +49 l'Allemagne, +34 l'Espagne, +39 l'Italie… Pour communiquer avec Cuba, c'est le +53. Chaque pays possède son propre indicatif, une particularité qui vient s'ajouter à de multiples autres pour former l'identité nationale, dont la culture, en particulier artistique, constitue une part essentielle.

La présente exposition s'inscrit dans le cadre de l'hommage rendu à La Havane le 18 avril dernier à Agustín Cárdenas. Artiste emblématique de la Galerie Vallois, Cárdenas fait non seulement partie des meilleurs artistes cubains, mais il est aussi reconnu internationalement comme l'un des plus grands sculpteurs du XXe siècle. La Galerie Vallois a offert à Cuba un marbre monumental de l'artiste, réalisé à Carrare en 1972, la *Colonne d'été*, qui a été installé dans l'enceinte du site historique d'El Templete. Ce monument est qualifié par les Cubains de *fundacional* (fondateur) car il a été édifié à l'emplacement-même où fut fondée en novembre 1519 la ville de San Cristóbal de la Habana, ancêtre de La Havane. L'édifice néoclassique, construit en 1828, a eu beaucoup d'influence sur le style architectural de Cuba. Il est aujourd'hui converti en musée et inscrit au Patrimoine Mondial de l'Unesco.

La cérémonie d'inauguration s'est déroulée en présence du Ministre de la Culture Monsieur Abel Prieto, de l'historien de Cuba Dr Eusebio Leal et de Monsieur Robert Vallois.

Autre actualité pour l'amitié franco-cubaine : la Semaine de l'Amérique Latine et des Caraïbes, un événement qui se tient chaque année à cette période depuis 2011 et qui a pour but de célébrer les relations entre la France et cette partie du monde dans des domaines divers tels que la musique, l'art, l'économie et le développement, la gastronomie, etc.

+53 Cuba Sí ! est une exposition d'œuvres cubaines, par leur origine, leur thématique, ou la nationalité de leurs auteurs. La sélection d'œuvres présentées répond au souci de la Galerie Vallois de défendre avec la même passion le travail de jeunes artistes que de ceux qui ont atteint la consécration et une large reconnaissance internationale. Elle permet en outre de découvrir un large éventail de talents et de pratiques artistiques.

On pourra ainsi (re)découvrir les sculptures abstraites et sensuelles de Cárdenas, aux côtés des puissantes créations de Roberto Diago et de Kcho (Alexis Leyva Machado), tous deux fortement marqués par les thèmes de la migration et de l'esclavage, constitutifs de l'histoire de l'île. Figueroa soulève pour sa part des questions politiques et sociétales très actuelles, qui dépassent largement les frontières de Cuba, en découpant des billets de banque. L'exposition nous emmène aussi du côté du rêve et de la métaphysique avec les cosmonautes de Carracedo, les créations pluri-formes de Montalván et les performances du super-héros Daldo. Mabel Poblet s'inspire quant à elle de l'imagerie Pop pour créer un univers féminin coloré et joyeux, Mikimando revisite la tradition religieuse de la Santería par le biais du Street Art. Le très jeune et prometteur Pablo J., fils du peintre paysagiste Pablo Fernández, étonne par la virtuosité de sa peinture hyperréaliste. Hélène Pordea peint de très poétiques et délicats portraits sur de fines feuilles de bois de cèdre (utilisées pour les boîtes à cigares), tandis qu'Enrique Rottenberg transforme la photographie en art monumental.

+53 Cuba Sí ! prétend servir d'indicatif pour qui souhaite entrer en communication avec Cuba au travers de sa scène artistique contemporaine. ■

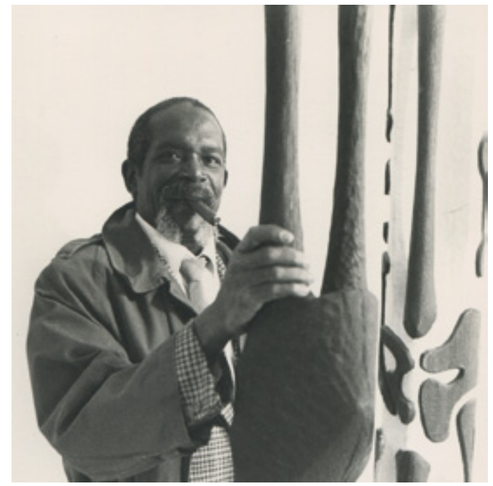
Camille Bloc & Rosmy Porter

El Templete, La Havane, Cuba.

***

Agustin Cardenas. Colonne d'été*, Marbre bardiglio de Carrare, 233 x Ø 40 cm.*

AGUSTÍN CÁRDENAS (1927 – 2001)



Reconnu comme un sculpteur majeur du XXe siècle, non seulement à Cuba, mais également à l'échelle internationale, Agustín Cárdenas est né à Matanzas, le 10 avril 1927. Fils de tailleur, il décide d'entrer à l'Académie des Beaux-arts de San Alejandro en 1943 et s'oriente d'emblée vers la sculpture sur bois en taille directe. Il y poursuit des études jusqu'en 1949. Il monte sa première exposition à La Havane en 1953 où il fait la connaissance de Jorge Camacho.

En 1955, il arrive en France, s'installe à Montparnasse et rencontre André Breton qui lui offre dès 1956 de participer à une exposition à la galerie l'Etoile Scellée. Il exposera à plusieurs reprises aux côtés des surréalistes.

De 1956 à 1997, Cárdenas est présent dans une centaine d'expositions de groupe et trente-quatre expositions personnelles lui sont consacrées. À l'étranger, il expose à Chicago, à Milan, à Turin, à Genève, à Tokyo, à Madrid et à Barcelone... De nombreux musées prestigieux présentent ses œuvres et en font l'acquisition, tant en France qu'à l'étranger : à Paris, le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris, le Musée de la Sculpture en Plein Air, le Musée Georges Pompidou, le Fonds National d'Art Contemporain, à Saint-Étienne, le Musée d'Art et d'Industrie, et d'autres musées d'art moderne à travers le monde : au Venezuela, au Japon, en Belgique, en Israël, à Alger, au Canada et, bien sûr, à Cuba.

Il est promu Chevalier des Arts et des Lettres et reçoit le prix Bill and Norma Copley.
À partir de 1968, il vit et travaille régulièrement à Meudon-Bellevue et dans son atelier à Nogent-sur-Marne. Ses cinq fils naissent en France. Cárdenas a également travaillé au Canada, en Autriche, au Japon, en Israël et en Corée, mais surtout en Italie, à Carrare, où il sculpte le marbre, et à Pietrasanta, où sont fondues ses sculptures de bronze.
Il s'éteint en 2001 à Cuba où il passait le plus clair de son temps depuis 1994.

Cárdenas maîtrisait à la perfection la taille directe du bois et du marbre. Il n'a cessé d'explorer toutes les possibilités de la matière, donnant naissance à ses célèbres totems aux formes variées ainsi qu'à ses œuvres construites sur l'alliance entre le vide et le plein, qui sont si reconnaissables. Inspiré tant par l'art des Dogons que par Arp et Brancusi, Cárdenas a laissé une œuvre importante et d'une grande unité, abstraite mais toujours évocatrice de formes inspirées par la nature, aussi puissante que sensuelle.
« Cet art silencieux parle pour moi, pour vous. Si je dis qu'il est légendaire, c'est dans le souffle africain, oui ; mais plus encore par le défi tranquille au temps qui presse, par la présence sans faille et par l'ombre sous les branchages. Considérez sa lente avancée depuis la première nuit, voyez comme il nie l'effritement et l'achèvement. Voyez comme il assemble *la mémoire du futur*. Toute légende est tranquille. Et ce soleil un jour s'éteindra. – Mais l'ombre de l'homme, Cárdenas nous le voue, aura porté sur de plus secrètes planètes »[1]. ■

1 Edouard Glissant, *Agustín Cardenas*, Galerie Lorenzelli, Bergame, décembre 1971.

Agustín Cárdenas au travil lors du symposium dans le Néguev, Israël, 1962.

Agustín Cárdenas. Après la fenêtre, *1964. Bois, 61 x 53,3 x 19,7 cm.*

Agustín Cardenas. Petit dogon, *1971. Bronze Tesconi EA, 66 x 18 x 18 cm.*

Agustín Cardenas. Composition aux trois formes, *1956. Bronze Tesconi 1/6, 55 x 20 x 19 cm.*

Agustin Cardenas. **Les amoureux**, *1982. Marbre rose du Portugal, socle noir de Carrare, 34,5 x 40 x 21,5 cm.*

Agustín Cárdenas. Le baiser, *1974. Bronze Tesconi 3/8, 48 x 15 x 11 cm.*

JORGE LUIS MIRANDA CARRACEDO

La thématique principale dans l'œuvre de Carracedo est « la relation de l'homme avec son univers cosmique », un sujet qui met en évidence sa grande préoccupation concernant l'avenir du genre humain en tant qu'espèce. L'action de l'homme dans son environnement et son lien avec la nature sont des idées omniprésentes chez lui.
Né à La Havane en 1971, Carracedo vit et travaille principalement à Madrid. Il fait partie de la génération d'artistes cubains établis et reconnus mondialement. Il s'est formé à la prestigieuse Ecole des Beaux-Arts de San Alejandro, où il est considéré comme l'un des meilleurs éléments, excellant tant en peinture, qu'en dessin, scénographie ou illustration. Ses expositions personnelles et sa participation à des projets collectifs ont été très bien reçues par la critique. En 2000, Carracedo part pour l'Espagne, où il entame une période de création intense, exceptionnellement prolifique, bien que méconnue du public car il refuse d'exposer ou de commercialiser son œuvre.
En 2015, alors que l'artiste s'est installé à Madrid, Robert Vallois découvre par hasard quelques-unes de ses esquisses à Paris et le pousse à faire connaître son talent. Depuis, les expositions tant en Europe qu'aux Etats-Unis s'enchaînent, ainsi que les collaborations avec d'autres artistes : 2016/2017 Galerie Vallois, Unesco, Espace Jour et Nuit Culture, AKAA, à Paris ; ARTISSIMA à Turin, en Italie ; Galería Habana et Fábrica de Arte, à Cuba ; Galerie Vallois America, New York, U.S.A.
Ses sculptures comme ses œuvres graphiques développent un univers onirique foisonnant, qui tient à la fois du conte, de la fable écologique, du fantastique et de la science-fiction ; un univers peuplé de personnages énigmatiques – humains, animaux et végétaux – qui se croisent, se métamorphosent et s'hybrident, et qui nous mène aux confins de l'imaginaire et de la métaphysique.
Carracedo puise son inspiration dans les grandes innovations technologiques de ce siècle : la conquête spatiale, Internet, l'intelligence artificielle, les réseaux sociaux, les crypto-monnaies… Ces avancées révolutionnaires, qui n'en étaient encore qu'à leurs balbutiements quand l'artiste était lui-même enfant, sont pour lui sources d'une fascination toujours renouvelée. Si le progrès technologique est une remarquable preuve du génie intellectuel humain, il ne va toutefois pas sans engendrer de graves répercussions tant sur l'environnement naturel que sur les mécanismes politiques et sociaux. Et c'est là que l'œuvre de Carracedo devient une arme d'introspection massive. Un cri d'alarme pour un monde qui ne peut continuer à ignorer que la planète Terre est aujourd'hui notre seul habitat possible, et qu'il va falloir changer notre façon de vivre pour la préserver. ■

Jorge Luis Miranda Carracedo. Change of Channel *2016. Aquarelle, graphite et pastel sur toile, 130 x 195 cm.*

Jorge Luis Miranda Carracedo. Piango Piango, *2017. Bronze, 50 x 18 x 18 cm.*

Jorge Luis Miranda Carracedo. Sans titre, *2010. Fusain charbon sur papier SuperAlfa, 112 x 76 cm.*

Jorge Luis Miranda Carracedo. Futbolín (Baby-foot), *2011. Fusain charbon sur papier SuperAlfa, 112 x 76 cm.*

DALDO MARTE

Qui ne connaît pas l'histoire et le contexte d'où vient l'artiste Daldo Marte, aurait tôt fait de le traiter de fou, façon commode de qualifier ce qui est différent.
Daldo Marte Limonta, né à La Havane en 1982, est de ces créateurs qui échappent aux circuits de la culture officielle, aux conventions sociales et remettent en question la notion de norme. L'art chez lui est une réponse à une nécessité intérieure, à un appel compulsif. Il crée sans se soucier de la destination de ses oeuvres et ne cherche à plaire qu'à lui-même. Sans formation artistique, il a spontanément développé des techniques, matériaux et procédés totalement novateurs. Daldo est un artiste pur qui entre pleinement dans la définition établie par Jean Dubuffet de l'Art Brut ; l'art est pour lui est une attitude, soumise à sa propre expérience vitale.

Dès l'âge de de six ans, l'enfant timide couvre ses cahiers d'écolier de bandes dessinées, inspirées par les dessins animés qu'il voit à la télévision. Sous l'attention vigilante de sa mère et de sa grand-mère, ses héros de papier ne tardent pas à se transformer en figurines faites de restes de chambres à air et de pneus. Avec un savoir-faire digne d'un ingénieur industriel, à huit ans il crée sa propre méthode d'assemblage. Après une adolescence traversée de troubles psychologiques, loin d'abandonner ses jeux d'enfant, l'artiste devenu adulte décide d'incarner lui-même les protagonistes de ses séries et commence à fabriquer des déguisements à partir de matériaux et objets recyclés. Les moyens et ressources employés pour confectionner ses costumes prouvent une fois de plus sa capacité d'invention et sa sensibilité esthétique. Chaque jour depuis plus de dix ans, Daldo Marte le super-héros arpente les rues de La Havane, protégeant la ville par ses performances artistiques.

L'héroïsme, ou plutôt le super-héroïsme est au cœur du travail de Daldo depuis toujours. Ainsi que l'explique justement la curatrice et critique d'art Chrislie Pérez, « le héros est une réponse aux nostalgies secrètes de l'homme moderne qui rêve de se révéler, de transcender les limites de sa condition humaine et de se transformer en un personnage exemplaire. Pourtant, de nombreux spécialistes soutiennent que la société postmoderne est régie par un vide, un vide qui ne comporte ni tragédie ni apocalypse. L'autres et ses besoins deviennent indifférents au monde, aussi les idéaux qui ont été instaurés sont ceux qui se réfèrent strictement à l'individuel, de façon que les conduites héroïques et les héros disparaissent de l'irréalité collective ». Daldo vient renverser ces postulats. Comme artiste mais surtout comme individu, il est conscient de la nécessité de nouveaux paradigmes et il s'est proposé de les incarner lui-même. Son attitude est par conséquent une résistance totale, qui se manifeste dans l'imbrication de l'art dans la vie, une relation qui dans son cas est totalement cohérente.

Il est intéressant pour compléter cette analyse sur la démarche et la personnalité de Daldo d'écouter le point de vue du psychanalyste Dénis Ramirez Mendez : « Son invention lui permet d'armer son corps, de supporter le regard de l'autre, lui donne l'usage de la parole bien qu'il ne participe pas au discours commun à la majorité des mortels (...). De la souffrance à une solution possible c'est le savoir-faire propre de Daldo, sa véritable œuvre d'art ».

Les œuvres de Daldo ont déjà été exposées en France, aux États-Unis, Portugal et à la Biennale de La Havane de 2015, elles sont présentes dans la collection du Musée d'Art Outsider d'Amsterdam, ainsi que dans d'autres collections privées et institutions. ■

Daldo Marte. Sans titre, *2015. Caoutchouc, 49 x 37 x 10 cm (avec cadre).*

Daldo Marte. Performance urbaine.

Daldo Marte. Sans titre, *2015. Caoutchouc, 48 x 51 x 5,5 cm (avec cadre).*

ROBERTO DIAGO

Roberto Diago est né à La Havane en 1971. Petit fils d'une musicienne, arrière petit-fils d'un peintre dont il porte le prénom, Roberto Diago a grandi dans un milieu intellectuel et artistique mais dans un quartier pauvre de La Havane. C'est à l'Ecole des Beaux-Arts de San Alejandro qu'il se formera. Rapidement il devient l'un des artistes majeurs de cette génération d'artistes cubains nés pendant la guerre froide et qui ont grandi avec l'embargo économique décrété et imposé par les États-Unis en 1962. En 1995 l'Académie des Beaux Arts de Cuba lui décerne le prix Juan Fransisco Elso.

L'histoire de Cuba imprègne l'œuvre de Roberto Diago, que ce soit dans les sujets ou dans les matériaux.

Dans ses toiles les visages – limités à leurs plus simples contours – sont souvent traversés de cordes tissées comme autant de cicatrices.

Celles-ci évoquent les marques des blessures – physiques mais aussi psychiques – qui ponctuent l'histoire d'un être ou d'un peuple. Il y a aussi derrière cette utilisation de la cicatrice l'idée de la réparation, de la reconstruction, de l'assemblage de deux parties qui furent un temps disjointes. Métaphore, ainsi, du peuple cubain, issu de métissages, de la rencontre imposée par l'histoire des Caribéens, des Espagnols et des esclaves venus d'Afrique. Car l'esclavage marque l'œuvre de Diago. Ce sont souvent par des phrases inscrites comme des graffitis sur des morceaux de bois brûlés ou de métal que l'évocation de ce passage douloureux de l'histoire cubain jaillit. « *Un barco me trajo* » (« un bateau m'a amené ») peut-on lire sur l'une des œuvres de la série El Alma de las Cosas. Sur d'autres ce sont des appels à l'amour du prochain et de la vie, comme pour contrebalancer la violence du souvenir de l'esclavage et de la haine de l'autre : « *Love each other, kiss each other* ».

Roberto Diago utilise des morceaux de bois, des bouteilles en plastique ou des éléments de métal rouillé qu'il récupère dans son quartier. Si aujourd'hui ces matériaux sont volontairement choisis, ils lui étaient auparavant imposés, comme aux autres artistes de sa génération, par la situation économique de l'île. L'utilisation de ces matériaux n'était pas née d'une démarche artistique mais d'une nécessité. Comme il le relate lui-même « nous n'avions pas les matériaux nécessaires pour peindre comme on nous l'avait appris à l'école et nous avons donc dû adapter notre art à ce que nous trouvions. Maintenant, je peux me permettre d'acheter du bon papier et de la peinture à huile, mais cela ne m'intéresse plus. La valeur symbolique de mes matériaux est devenue caractéristique de mon œuvre »

Roberto Diago vit et travaille à La Havane. ■

Roberto Diago. Série Alma de las Cosas. *Technique mixte sur métal, 50 x 50 x 7 cm.*

Roberto Diago. Sans titre, *2008. Métal, 70 x70 cm.*

Roberto Diago. Série Alma de las Cosas. *Technique mixte sur métal, 50 x 50 x 7 cm.*

Roberto Diago. Série Alma de las Cosas. *Technique mixte sur métal, 50 x 50 x 7 cm.*

Roberto Diago, Mirando hacia delante*, 2014. Technique mixte sur toile, 130 x 100 cm.*

PABLO J.

Pablo Enrique Fernández Mejias est né à Pinar Del Río, à Cuba, en 1999.

Il poursuit actuellement ses études à l'Académie des Beaux-Arts de San Alejandro à La Havane, en troisième année, où il est considéré comme l'un des meilleurs éléments.

Il a commencé à suivre les traces de son père, le célèbre peintre paysagiste Pablo Fernández dès l'âge de cinq ans, considéré alors comme un enfant prodige dans le milieu artistique, Pablito a décidé de se consacrer pleinement à l'étude et à la création artistique il y a à peine trois ans. Depuis lors, grâce à sa maîtrise technique et à sa formation académique d'une qualité incontestable, son œuvre est appréciée et systématiquement récompensée dans les différents concours et projets artistiques qui ont lieu sur l'île.

Ce petit génie du pinceau confie être un admirateur de l'œuvre d'Etienne Sandorfi (1948 – 2008), l'artiste hyperréaliste d'origine hongroise qui disait aimer « peindre comme un assassin ». On retrouve le même illusionnisme troublant chez le jeune Pablo mais, à l'instar de son inspirateur, il laisse volontairement des parties inachevées dans le tableau, stratagème qui permet de rompre avec le caractère photographique et mécanique de la reproduction pure et simple, ouvrant la porte au rêve et au fantastique. Avec Sandorfi, Pablo Enrique partage également un goût marqué pour les sujets dérangeants, d'une certaine violence, ou pour l'humour noir (*Tres Gracias)*. L'éclectisme dans le choix des thématiques qu'il aborde montre un travail en pleine phase exploratoire, qui porte un intérêt grandissant pour l'art conceptuel, comme dans la pièce *Daldo Marte Enmascarado (Daldo Marte Masqué),* avec l'intégration de texte imitant la calligraphie du modèle, un détail qui vient enrichir l'œuvre d'une dimension non visuelle et interpeler le spectateur : « *Cuando me siento heroico me concentro en batman, Superman, Flecha verde. Cuando estoy enojado y quiero canalizar la ira me concentro en Hulk* » (« Quand je me sens héroïque je me concentre sur batman, Superman, Green Arrow. Quand je suis furieux et que je veux canaliser la colère je me concentre sur Hulk »).

Le travail de Pablo Enrique a été immédiatement salué par le public et rencontre, à chaque exposition, un succès renouvelé. C'est pour sa précocité évidente dans la maîtrise de la technique académique que l'artiste éveille aujourd'hui la surprise et la curiosité chez ses admirateurs, demain ce sera pour le contenu novateur de ses propositions. Pablito continuera sans aucun doute à faire parler de lui dans les années à venir, *+53 Cuba Sí* aura marqué sa première rencontre avec Paris. ■

Pablo J.. Portrait de Daldo, *2018. Huile sur toile, 69 x 139 cm.*

***

Pablo J.. Tres Gracias, *2018. Huile sur toile, 40 x 80 cm.*

Pablo J.. Catalino, *2018. Huile sur toile, 125 x 90 cm.*

YUNIER HERNANDEZ FIGUEROA

Né à Cuba en 1980, Yunier Hernandez Figueroa a d'abord étudié les Beaux-Arts à l'Academia Profesional de Artes Visuales de Camagüey (1995-1999), puis à l'Institut Supérieur d'Art (ISA), à La Havane (2000-2006).
Son travail lui a valu diverses récompenses à Cuba ; il a participé à de nombreuses expositions, tant dans son pays natal qu'au Mexique, aux Etats-Unis et même au Japon. C'est en 2016, à la Galerie Vallois qu'il a bénéficié pour la première fois d'une exposition personnelle ailleurs qu'à Cuba. Pour cette série intitulée *S.O.S.* Figueroa n'a eu recours qu'à un matériau : le cash !

L'artiste « déconstruit » pièces de monnaie et billets de banque, tant dans la forme que sur le fond : sous son action, le cash cesse d'être une monnaie d'échange, perdant avec sa fonction son statut prestigieux et ancestral d'emblème des nations, et de symbole multiculturel de richesse et de pouvoir, pour être réduit à son essence : un morceau de papier, un bout de métal, anonyme et duplicable à l'infini. Avec un humour irrévérencieux très proche du dadaïsme, Figueroa découpe dans les billets de banque des motifs simples et universels : objets du quotidien, éléments d'anatomie, animaux...

En désacralisant le cash, l'artiste nous met face à notre propre rapport à l'argent et à notre insatiable besoin de posséder, signant avec ses œuvres une variation moderne sur le thème classique de la Vanité. « S.O.S. », c'est également un message politique universel, une réponse à un sentiment de claustrophobie et de peur devant la toute-puissante loi du marché, une célébration de la liberté de création, invitation à l'épanouissement personnel, et l'expression d'une aspiration à un monde plus solidaire, plus humain. ■

Figueroa. **Atomic Game** *(Jeu Atomique), 2016. Billet de 5 wons nord-coréens (2005, en circulation) sur papier, 35 x 50 cm.*

Figueroa. **Recorte** *(Coupure), 2016. Billet de 50 pesos cubains (1958, hors cours) sur papier, 25 x 35 cm.*

Figueroa. La presa (La proie), *2016. Billet de 100 euros (2002, en circulation) sur papier, 35 x 50 cm.*

Figueroa. Escape *(Evasion), 2016. Billet de 20 euros (2015, en circulation) sur papier, 35 x 50 cm.*

KCHO

Kcho, de son vrai nom Alexis Leyva Machado, est né à Nueva Gerona, ville principale de la Isla de la Juventud à Cuba. Diplômé en 1990 de l'Ecole Nationale des Arts Plastiques de La Havane, il expose dès 1991 à l'étranger, au Musée Alejandro Otero de Caracas (Venezuela). En 1994 il réalise *Regata* (Régate), un ensemble de petites barques de bois et d'objets qu'il a récoltés sur les plages cubaines. La même année, cette installation est présentée lors de la cinquième Biennale de La Havane avant d'intégrer la collection permanente du musée Ludwig de Cologne. Déjà les thèmes de la mer, du bateau et à travers eux celui bien sûr de la migration qui seront récurrents dans l'œuvre de l'artiste. La mer fait partie de l'identité même de Cuba. Elle est indissociable de l'histoire de l'île. C'est par la mer que sont arrivés les indiens Arawaks, les conquistadors espagnols puis les navires négriers qui amenèrent des côtes africaines des millions d'esclaves.

Récurrente également dans l'œuvre de Kcho, son utilisation de matériaux usés mais pas dans une optique de récupération. Ces objets ne sont pas des détritus pour Kcho, ils sont au contraire chargés pour lui d'énergie, de leur vécu. Il les compare à « des vies passées ».

En un peu plus de quinze ans Kcho s'est imposé comme l'un des grands artistes contemporains. Le Museum Of Modern Art de New York ne s'y est pas trompé qui dès 1996 acquérait l'une des ses œuvres majeures, la *Columna Infinita*, accumulation verticale d'armatures de barques, de rames… Ce sujet de la *Columna Infinita* reviendra souvent dans son œuvre tant sculptée que dessinée ou peinte.

Dans sa sculpture monumentale *Autorretrato* (Autoportrait) de 2009 l'artiste se représente à partir d'éléments liés au monde de la mer : filets de pêche, planches de surf, éléments de coques de bateaux, roues d'embarcations, pagaies. L'artiste et la mer ne font plus qu'un.

Les œuvres de Kcho sont aujourd'hui présentes dans certaines des plus grandes collections publiques (MOMA de New York, Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía de Madrid, Museum of Contemporary Art de Los Angeles, Museo Nacional Palacio de Bellas Artes de La Havane…), il a participé à près de deux-cents expositions collectives à Cuba bien sûr mais aussi en France, en Espagne, au Canada, au Portugal, au Sénégal, au Brésil… ■

Kcho. Autorretrato, *2009. Métaux, planches de surf, filet de pêche, hélice, rames, 250 x 155 cm.*

Kcho. Otra Mentira *(Autre Mensonge), 2014. Huile sur toile, 150 x 150 cm.*

MIKIMANDO

Armando Sánchez, né à La Havane en 1988, et plus connu sous le nom de Mikimando, appartient à la jeune génération d'artistes plasticiens cubains. Parmi les meilleurs de sa promotion, il a obtenu son diplôme en 2013 à l'Institut Supérieur de Design de La Havane.

Armando s'inscrit pleinement dans les multiples courants artistiques qui se sont développés ces dernières années à Cuba chez les jeunes artistes : le Street Art, le tatouage, l'animation digitale, la vidéo, la photographie… Sa maîtrise parfaite de l'illustration et du design lui permet de s'exprimer sur des supports variés, d'une manière bien personnelle.

Adepte de la Santería, l'artiste déploie cette influence dans une part importante de son œuvre. La fusion des éléments traditionnels propres à la religion afro-cubaine et de la symbolique de la modernité cubaine est une des caractéristiques de son œuvre. Actuellement, il travaille sur un ambitieux projet de création multidisciplinaire, *Herencias* (*Héritages*) qui a pour objectif final de faire connaître en profondeur les dessous de la religion afro-cubaine, dans une perspective très actuelle, aux accents futuristes.
L'exposition *+53 Cuba Sí !* n'est pas la première collaboration entre l'artiste et la Galerie Vallois. En 2015, il était en charge de la création graphique et de toute la communication visuelle du projet *Oggun Today* qui a eu lieu au siège de l'Unesco à Paris. Cette performance offrait une réflexion sur la tradition et la modernité, sur l'esclavage et la liberté, à travers la danse et la musique. Dans la culture Yoruba, Oggun est une déité du panthéon des Orishas guerriers. Ce sont les peuples Yoruba (actuels Nigéria et Bénin) qui sont à l'origine de cette religion caribéenne syncrétique, la Santería, où la déité se manifeste notamment à travers la possession. Associer Mikimando à ce projet était une évidence, tant l'écho avec ses propres recherches est fort.

Il en allait de même pour l'exposition *Gélédé Habana* au musée Casa de Africa en 2017, qui présentait une exceptionnelle collection privée d'objets Gélédé. La société féminine Gèlèdé puise ses origines au sein de l'ethnie Yoruba. C'est un groupe culturel et religieux en filiation avec la tradition vodoun, pratique animiste relatant une croyance envers différentes divinités et pratiques thérapeutiques dédiées (divination, cultes fétichistes, guérisons, cérémonies). Les nombreux masques, tambours, tentures, provenant du Nigéria, du Bénin, et du Togo ne pouvaient manquer d'être une source d'inspiration pour l'artiste qui a réalisé à cette occasion un ensemble de dessins originaux.

Les œuvres exposées aujourd'hui sont des illustrations destinées à la communication visuelle de l'exposition *Black & White, Au-delà du contraste* qui présentera les artistes plasticiens Daldo Marte et Pablo Fernández (junior) et qui aura lieu en décembre prochain à la Galerie Vallois. Un diptyque au sein duquel Mikimando parvient à synthétiser magistralement les aspects majeurs qui caractérisent chacun des artistes tout en nous initiant à l'exercice interprétatif qu'entraînera la rencontre de deux styles totalement opposés, bien qu'issus d'un même socle culturel, Cuba. ■

Mikimando. Sans titre. *2018, Technique mixte sur papier, 33 x 25 cm.*

Mikimando. Sans titre. *2018, Technique mixte sur papier, 33 x 25 cm.*

MONTALVÁN

Courtesy Montalván

Réconciliant en quelque sorte l'art contemporain avec l'art sacré où couleurs, formes et matières sont utilisées dans les cérémonies afin de faire revivre tel épisode fondateur du monde, ou tel passage initiatique de l'existence humaine, l'art de Montalván nous renvoie à cette possibilité d'un art absolu qui requiert toutes les forces de l'être et que seuls ont entrevue les plus grands artistes. En effet, Montalván a toujours eu conscience que son travail ne se limitait pas à des propositions seulement esthétiques, mais touchait par métaphore à la question plus essentielle de la vie et de ses cycles, du temps, de l'individu. Il a toujours évoqué le souhait de retourner à une culture primitive, une protoculture où l'homme fait face à ses peurs instinctives et se conçoit comme appartenant à un monde total, où l'humain et l'animal, le terrestre et le cosmique font un. Ce que nous offre cet artiste est un grand rêve de primitivité humaine.

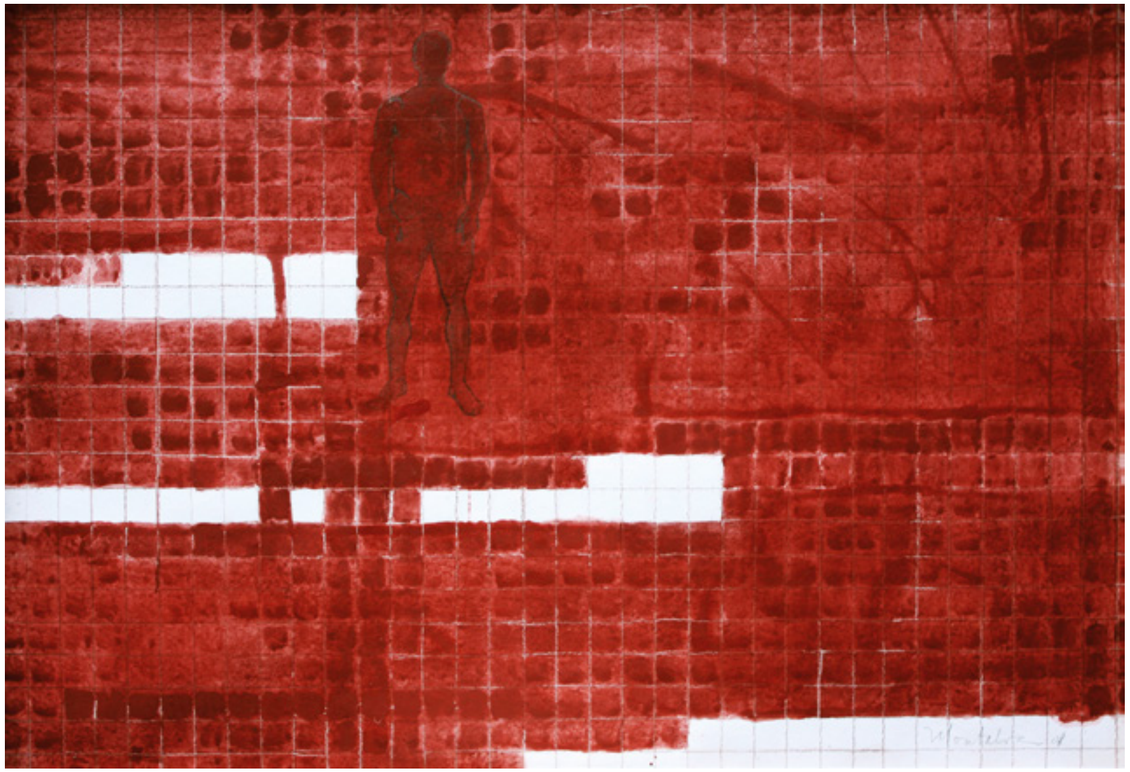
Le processus de réalisation des œuvres de Montalván est totalement empreint de l'importance qu'il attache à son affinité avec les matériaux et leur « inquiétante étrangeté ». Pour lui, l'expérimentation à partir d'un matériau donné n'est ni une démonstration de virtuosité ni une déclinaison d'effets rhétoriques. Elle est littéralement au cœur de la recherche de la forme et du sens. D'où sa prédilection pour la sculpture. La plaque d'acier corten, le bloc d'acier forgé, le ciment, l'argile, le bronze, la résine, le bois, sont les matériaux fétiches de Montalván. Les matériaux chez lui sont rudes, bruts, traités sans complaisance ni joliesse, ils conditionnent sa sculpture et Montalván, non sans prendre des risques avec la tradition esthétique, avec la délicatesse et l'harmonie de l'œuvre d'art traditionnelle, redéfinit son œuvre grâce à leurs propriétés. La sculpture de Montalván affiche une souveraine indifférence à l'égard de tout critère de goût et des orgueilleuses hiérarchies du savoir et du pouvoir artistiques, elle est matériau, masse, rapport à l'espace, au temps, à l'homme. Il a soigneusement gardé des racines dans l'artisanat de sa terre natale et a su mêler la sève populaire de son art à une dimension métaphysique. La sculpture se fait avec des choses ordinaires, le langage de l'artiste vient de la mémoire de ce qu'il a vu, il est le produit des rêves, des choses connues et inconnues, mais de très peu de choses qui peuvent se dire. Il a fait sienne la leçon de Cézanne : « Ce que j'essaie de vous traduire est plus mystérieux que tout. C'est l'enchevêtrement aux racines même de l'être, à la source de l'impalpable sensation ».

Montalván est un des plus grands sculpteurs cubains, mais ce serait mal interpréter son œuvre si on la cantonnait à la sculpture. Nous pouvons dire sans hésiter que le dessin est la meilleure introduction à son œuvre, parce qu'il l'exerce avec une force et une aisance qui le rendent inséparable d'elle, à sa hauteur. Le dessin, pour Montalván, fait partie d'un domaine réflexif, il est une force vitale, une activité complète qui renvoie toujours à sa préoccupation essentielle, l'homme, son identité, son lieu. Le dessin est une des formes de libération de l'homme la plus directe qui soit, la plus proche de sa véritable identité, la plus naturelle aussi. Le dessin et la sculpture (les pôles de l'art) entretiennent chez lui un dialogue serré et indissociable, l'un révèle l'autre, l'objet sculptural lui-même est comme dominé par la pensée graphique, et le dessin est pour lui une manière de sculpter avec d'autres moyens, si bien que l'énergie qu'il dépense avec le fer ou l'acier, affinée par la différence de technique, en est régénérée. L'œuvre dessinée de Montalván, loin de constituer un simple complément à sa sculpture, se confond littéralement avec elle, elle est la corporification de l'intelligence sensible. ■

François Vallée, collectionneur français d'art contemporain cubain
Septembre 2017

Courtesy Montalván

Andrés Montalván. Horizonte, *2013. Fusain et crayon sur papier, 130 x 130 cm.*



Courtesy Montalván

Andrés Montalván. **De-fragmentacion**, *2008. Pigment naturel et crayon sur papier 70 x 100 cm.*

Courtesy Montalván

Andrés Montalván. **Iceberg**, *2016. Métal.*

Courtesy Montalván

Andrés Montalván. **Territorios Continuos** *(Territoires Continus), 2013. Bois et métal, H. 110 x L. 220 x P. 60 cm.*

MABEL POBLET

Née en 1986 à Cienfuegos, Mabel Poblet compte aujourd'hui parmi les jeunes figures montantes de l'art contemporain cubain.

C'est auprès de Carlos Garaicoa qu'elle se forme à l'Ecole des Beaux-Arts de San Alejandro, la plus ancienne et la plus prestigieuse école des Beaux-Arts de Cuba.

Travaillant tout aussi bien la photographie que la vidéo, les installations ou les œuvres bidimensionnelles, elle produit un travail introspectif. Mabel Poblet se plonge dans une cartographie de l'intime, celle de ses souvenirs, de sa propre existence, de son être intérieur. Ses œuvres sont comme autant de bornes balisant son apprentissage de la vie. Ce sont ses souvenirs qui forment, créent son identité. Elle s'intègre elle-même dans l'œuvre à l'instar d'une Cindy Sherman dont elle revendique l'influence. Les deux artistes s'auto-représentent mais tout en se déguisant, en mettant malgré tout une distance entre le récit et elles. Autres références, Marina Abramovic et Frida Kahlo, mais aussi Christian Boltanski, comme autant d'incarnations de l'expérience (Abramovic), de l'autoreprésentation (Kahlo) et du souvenir (Boltanski). Mais paradoxalement il serait faux de voir dans son travail une démarche autocentrée. Car c'est aussi de la force de certaines rencontres que se nourrit le travail de Mabel Poblet. Ainsi « Ana », une œuvre de 2012, puise son origine et son nom d'une jeune femme, Ana Laura Bode (1969-2012) rencontrée dans un hôpital parisien et qui, bien que se sachant condamnée, restait animée par un impérieux désir de vivre. Pour la représenter, Mabel a utilisé des flacons de médicaments et du sang artificiel. Au-delà de la seule représentation du visage d'Ana, c'est sa maladie, son combat qui sont portraiturés et cela nous renvoie, spectateurs, à notre propre approche de la maladie.

A travers la réminiscence de ses propres expériences, elle invite le spectateur à s'observer lui-même.

Point commun à nombre de ses œuvres, l'utilisation de la couleur rouge. Pour Mabel Poblet qui croit aux énergies et à la force des symboles, le rouge incarne à la fois l'interdiction et la force vitale. A travers cette couleur, elle évoque le corps, protagoniste de toutes les pratiques, de toutes les expériences, tant physiques que psychiques auxquelles l'Homme est confronté.
Mabel Poblet a notamment exposé en Allemagne, au Brésil en Espagne, aux Etats-Unis, en France, au Pérou et au Portugal. Ses œuvres se trouvent dans de nombreuses institutions et collections tant en Amérique latine qu'en Europe ou aux Etats-Unis. ■

Mabel Poblet. **Desconstruida** *(Déconstruite), 2015. Impression digitale sur PVC et éléments en acétate sérigraphiés montés sur tiges, épreuve d'artiste, Diptyque : 75 x 50 cm chaque.*

Mabel Poblet. **Cual si todo naceria de sus labios** *(Comme si tout naissait de ses lèvres), 2015. Impression digitale sur PVC et éléments en acétate sérigraphiés montés sur tiges, épreuve d'artiste 50 x 75 cm.*

Mabel Poblet, Falsa apariencia *(Apparence trompeuse), 2015. Impression digitale sur PVC et éléments en acétate sérigraphiés montés sur tiges, n°3/3, 50 x 75 cm.*

***

Mabel Poblet, Trillizas *(Triplées), 2015. Impression digitale sur PVC et éléments en acétate sérigraphiés montés sur tiges, n°1/3, 66 x 100 cm*

Mabel Poblet, Reflejada *(Réfléchie), 2015. Impression digitale sur PVC et éléments en acétate sérigraphiés montés sur tiges, n°2/3, 80 x 100 cm.*

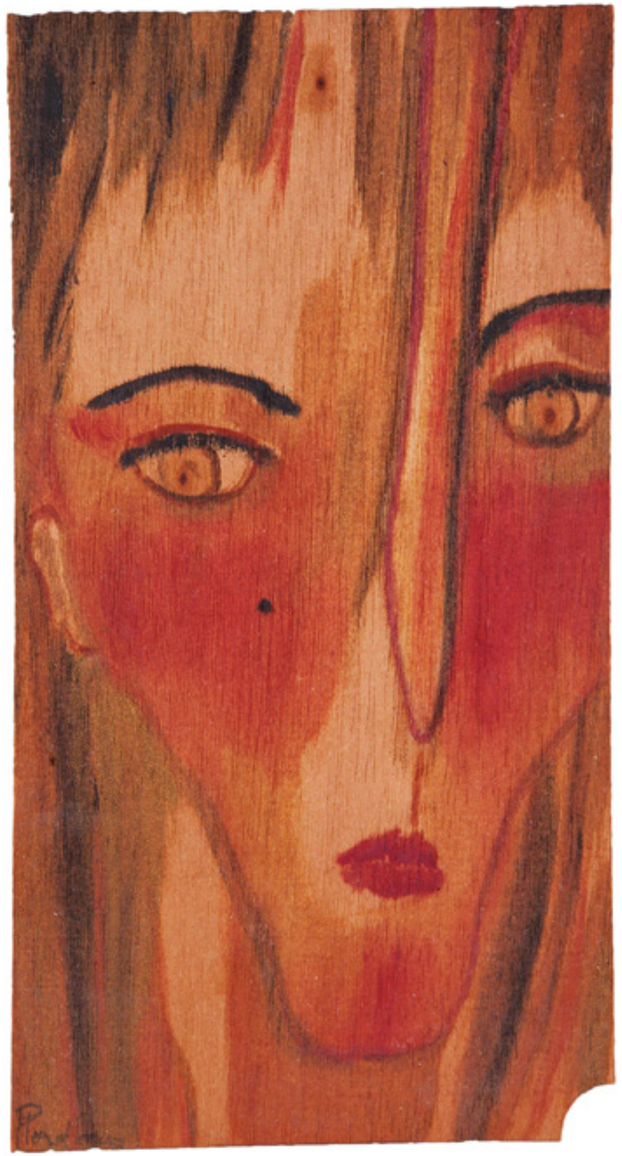
HÉLÈNE PORDEA

Fille d'un ex-diplomate roumain devenu député au Parlement Européen, Hélène Pordea est également originaire du Pays Basque par sa mère et a passé une partie de son enfance à Biarritz. Ce terroir a longtemps été pour elle une source d'inspiration majeure. Passionnée par ce pays à la culture si particulière, elle a beaucoup représenté ses paysages, ses plages et ses baigneurs, ses habitants, ainsi que des scènes de tauromachie, grande tradition locale. Elle déploie dans ses tableaux un style bien personnel dont le talent a été reconnu par André Malraux lui-même : « la peinture d'Hélène Pordea possède la puissance obsessionnelle, la force du trait, l'équilibre d'une composition qui offre la représentation figurative sans vouloir l'imposer en tant que telle : à nous, seulement, de reconnaître la richesse identitaire d'une artiste qui nous vient des confins de la Mer Noire et ne s'arrête qu'à l'Atlantique, en ayant emprunté son décor au Pays Basque pour nous le restituer, et admirer la continuité de ce qu'elle poursuit, car l'opiniâtreté de sa quête vaut le détour.»

Cette diplômée des Beaux-Arts aime expérimenter de nouvelles techniques. Avec la série Organic, réalisée entre 2010 et 2012, c'est du matériau-même que naît l'œuvre, un matériau typique d'une terre lointaine : Cuba. Il s'agit des fines feuilles de bois que l'on place à l'intérieur des boîtes à cigares pour les compartimenter. On les choisit en bois de cèdre car leur parfum se marie parfaitement à celui du tabac. L'artiste les utilise comme support pour peindre avec un mélange d'huile de lin et de pigments naturels. Jouant avec le caractère chaud et sensuel de la matière, se laissant guider par les lignes verticales de la feuille, elle y trace des visages, parfois des corps et transforme le bois en peau.

On retrouve dans cette série les qualités de coloriste de l'artiste : la teinte lumineuse naturelle du cèdre laissé brut s'harmonise à merveille avec un camaïeu de bruns, ocres, roses et rouges, qui recrée les nuances naturelles de la carnation, et les force parfois jusqu'au maquillage, donnant vie et caractère aux personnages. En choisissant ce support de petit format, Hélène Pordea s'est obligée à une grande économie de moyens, aussi les cadrages sont-ils très resserrés, les compositions simples, les lignes efficaces. Sans arrière-plan, ni aucun détail anecdotique qui les ancreraient dans une époque, ou un lieu particulier, ces visages sont parfaitement intemporels ; ce ne sont d'ailleurs pas des individus, mais des émotions pures, dont l'œil, lumière blanche cerclée de noir, est le centre. C'est par le contraste et l'intensité variables de ce blanc et de ce noir que se modulent les expressions ; le regard se fait ainsi tantôt vif et ardent, tantôt au contraire lointain, comme perdu dans une rêverie mélancolique. Parfois les visages se rencontrent et le dialogue s'instaure, oscillant entre complicité, affrontement, attirance... On passe avec beaucoup de finesse de la gravité à la tristesse, en passant par la douceur, la tendresse, l'humour aussi. Il ressort de cet humble travail une étonnante puissance d'expression.
De nombreuses expositions personnelles ont été consacrées à l'artiste, à Cannes, Paris, Deauville, Biarritz, Bilbao. Elle a participé pendant deux années consécutives à des ventes aux enchères au profit de la Fondation Fight AIDS, sous le haut patronage de S.A.S. la Princesse Stéphanie de Monaco et a été sollicitée à plusieurs reprises pour réaliser des fresques murales (la dernière en date à l'Ecomusée de la Tradition Basque à Saint-Jean-de-Luz). La série Organic a déjà été exposée pendant le Miami International Boat Show à la Pop-Up Gallery de Michèle Fontanière.

Hélène Pordea habite aujourd'hui Neuilly-sur-Seine. ■



Hélène Pordea. Elle *(Série "Organic"), 2010-2012. Huile de lin et pigments naturels sur feuille de bois de cèdre en provenance de Cuba (feuille tamponnée Cohiba au dos, servant aux boîtes de cigares), 26 x 15 cm.*

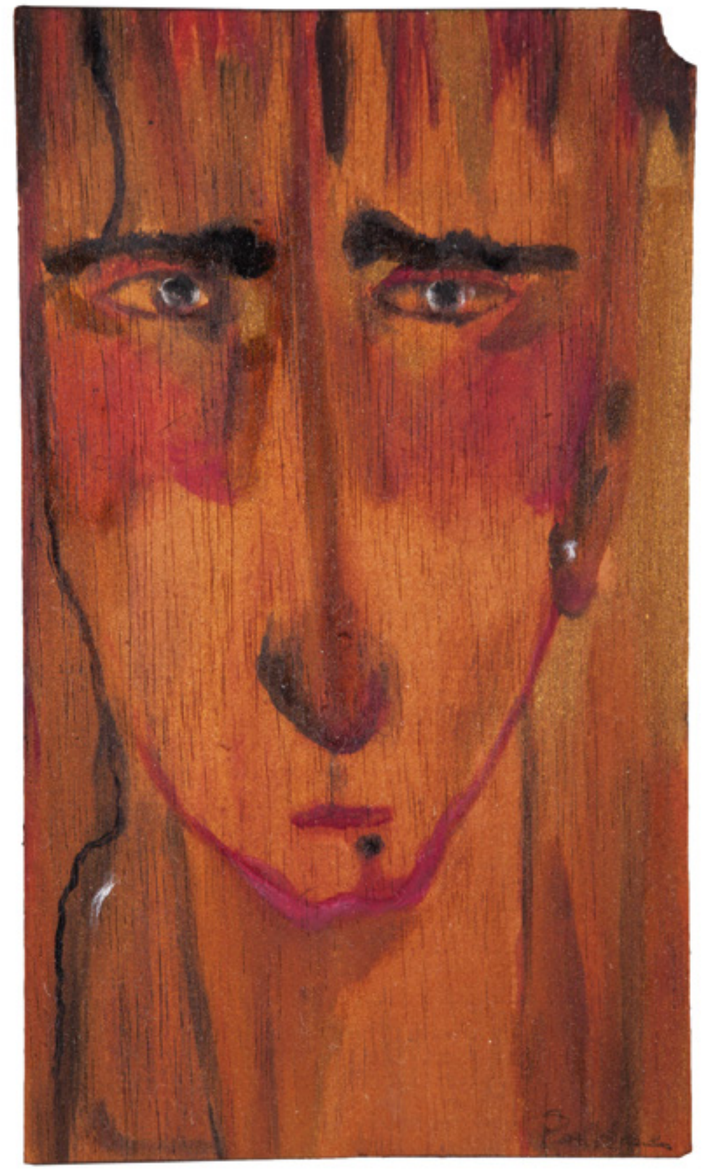
Hélène Pordea. Solo *(Série "Organic"), 2010-2012. Huile de lin et pigments naturels sur feuille de bois de cèdre en provenance de Cuba (feuille tamponnée Cohiba au dos, servant aux boîtes de cigares), 26 x 16 cm.*

Hélène Pordea. Empathie *(Série "Organic"), 2010-2012. Huile de lin et pigments naturels sur feuille de bois de cèdre en provenance de Cuba (feuille tamponnée Cohiba au dos, servant aux boîtes de cigares), 26 x 13 cm.*

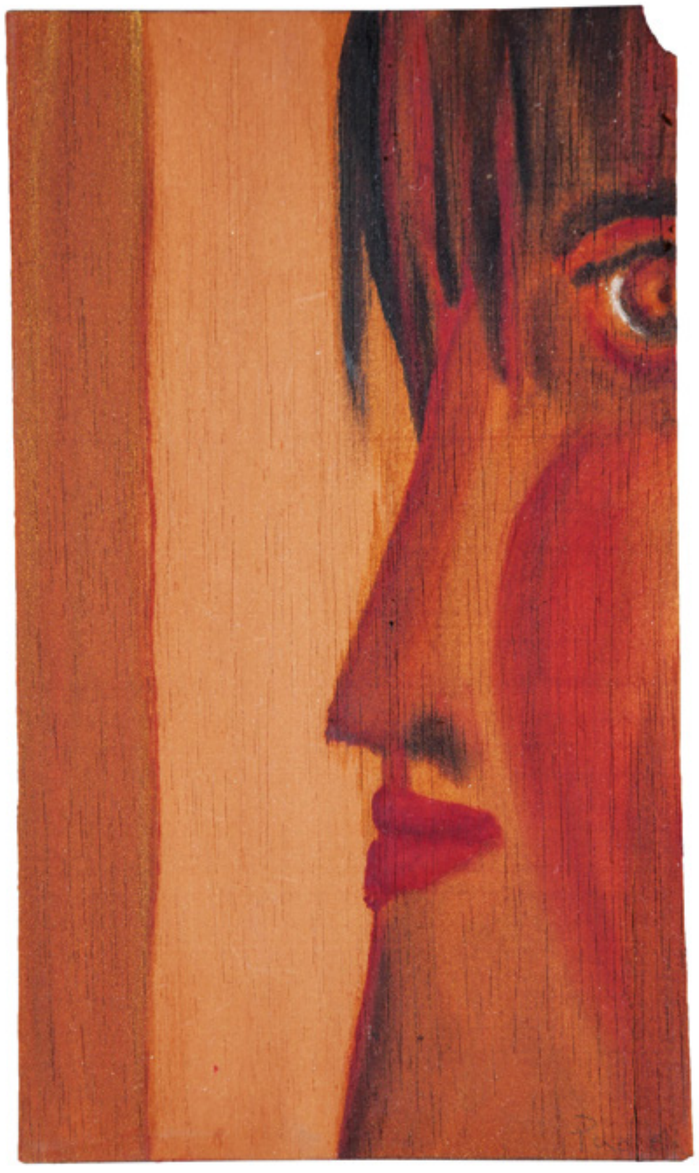
***

Hélène Pordea. Gnome *(Série "Organic"), 2010-2012. Huile de lin et pigments naturels sur feuille de bois de cèdre en provenance de Cuba (feuille tamponnée Cohiba au dos, servant aux boîtes de cigares), 26 x 15 cm.*

Hélène Pordea. Gravité *(Série "Organic"), 2010-2012. Huile de lin et pigments naturels sur feuille de bois de cèdre en provenance de Cuba (feuille tamponnée Cohiba au dos, servant aux boîtes de cigares), 26 x 15 cm.*



Hélène Pordea. Le Roi triste *(Série "Organic"), 2010-2012. Huile de lin et pigments naturels sur feuille de bois de cèdre en provenance de Cuba (feuille tamponnée Cohiba au dos, servant aux boîtes de cigares), 26 x 16 cm.*



Hélène Pordea. **Sceptique** *(Série "Organic"), 2010-2012. Huile de lin et pigments naturels sur feuille de bois de cèdre en provenance de Cuba (feuille tamponnée Cohiba au dos, servant aux boîtes de cigares), 26 x 15 cm.*

ENRIQUE ROTTENBERG

Courtesy Rottenberg

La carrière artistique d'Enrique Rottenberg est aussi plurielle que son identité. Né en Argentine en 1948, de parents juifs d'origine russo-polonaise, il émigre seul en Israël à l'âge de 13 ans. Une fois sa scolarité et son service militaire terminés, il se lance avec succès dans l'immobilier, tout en étudiant la philosophie à l'Université de Tel Aviv. Parallèlement, en 1980, il se forme à l'école d'art Camera Obscura et commence à produire des films. Parmi les plus connus, on retrouve les films du réalisateur israélien Amos Guttman *Drifting* (1982), *Bar 51* (1985) et *Himmo King of Jerusalem* (1987). Rottenberg a aussi écrit et réalisé lui-même le film *The Revenge of Itzik Finkelstein*, qui a reçu 7 récompenses de l'Israeli Academy of Film *(Meilleur Film, Meilleur Réalisateur et Meilleur Scénario*, entre autres) et avec lequel il a représenté Israël aux Oscars en 1994.

C'est en 1993 que Rottenberg arrive à Cuba où il vit toujours. Là il débute son travail photographique. Il est également l'auteur d'un roman, écrit en 2006 en espagnol, *La mujer de su vida*. L'artiste est très impliqué dans la vie culturelle de l'île et participe activement au projet culturel la Fábrica de Arte Cubano. Créé en 2014, ce grand laboratoire de création multidisciplinaire vise à promouvoir le développement de la photographie contemporaine et des arts plastiques à Cuba, porté par le désir de démocratiser l'accès à l'art. La Fábrica peut se féliciter d'avoir, en quelques années d'existence, réussi à attirer en particulier le jeune public, qui ne fréquente pas habituellement les galeries et musées. L'année dernière une grande exposition intitulée RQR y présentait les œuvres de Rottenberg, aux côtés de deux autres artistes : Quintana et Renoma.

Les travaux photographiques de Rottenberg sont présents dans de nombreuses institutions publiques et collections privées, tant à Cuba qu'aux Etats-Unis ou en Europe. Parmi ses séries majeures, on peut citer *Autorretratos* (Autoportraits), *Olvidados* (Oubliés), Las *cortadas* (les coupures), *En Venta (A vendre)*. Son expérience de cinéaste imprègne fortement ses photographies, qu'il déploie dans des scénographies originales et puissantes. En passionné du grand écran, il affectionne les très grands formats, tels que *La Fila (La Queue)* ou *The Big Egg*. Il a aussi réalisé d'impressionnantes installations photographiques : *19 Mujeres y una cama (19 femmes et un lit), Ciempiés (Le Centipède)*, et *La Danza (La Danse)*, réunies sous le titre trompeur et déceptif d'*Utopia*. C'est à cet ensemble qu'appartient *Los Años Locos* (Les Années Folles), ici exposée. La photo nous renvoie à la période prospère des années 20. A cette époque, sous l'énorme influence du cinéma et de la photographie, s'impose le prototype idéal et universel de la femme moderne : jeune, blanche, blonde et mince. Rottenberg y met paradoxalement en scène, comme dans l'ensemble de la série, des individus marginalisés en ce qu'ils échappent aux critères de beauté standardisés que nos sociétés présentent comme conditions indispensables d'accès au bonheur. On retrouve les problématiques récurrentes chez l'artiste de la relation entre l'individu et la masse, du pouvoir et du leadership, qu'il développe par des métaphores inattendues.

L'œuvre photographique d'Enrique Rottenberg est à la fois étrange, choquante, satirique, absurde, maniaco-dépressive, impudique, empathique, alarmiste... Ses clichés suscitent aussi bien la fascination que la répulsion, le rire ou les larmes, la surprise ou le rejet. Il y a dans ses provocations une forme de résistance qui est extrêmement vivifiante et salutaire. La fille de l'artiste, Mika Rottenberg, qui s'est installée à New York, est également une photographe de renom. ■

Enrique Rottenberg. Los Años Locos *(Les Années Folles), Série "Utopia", 2015. Photographie numérique, tirage lambda sur papier photographique Fine Art,n°3/3, 62 x 250 cm.*

CRÉDITS & REMERCIEMENTS

Direction de publication

Camille Bloc
Directrice Galerie Vallois 41

Cédric Rabeyrolles Destailleur
Directeur Galerie Vallois 35

Textes

Camille Bloc
Directrice Galerie Vallois 41

Cédric Rabeyrolles Destailleur
Directeur Galerie Vallois 35

Rosmy Porter

François Vallée

Photographies

Romina Chitic
Louis Delbaere
Michael Fung
Kcho
Géraldine Le Mouel
Alexis Leyva
Ariel Munoz
Rosmy Porter
Leisy Rubio

Conception & mise en page

Studio Louis Delbaere

Impression

Grafiche Aurora
Imprimerie
Vérone (Italie)

Edition Robert et Cheska Vallois 2018
Imprimé à 1000 exemplaires

+53 Cuba Sí !

GALERIE**VALLOIS**

FAIT A CUBA
association culturelle